Document generated on 08/13/2025 6:26 a.m.

Québec français

Des milliards pour la santé

Gilles Perron

Number 152, Winter 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44176ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, G. (2009). Des milliards pour la santé. *Québec français*, (152), 22–22.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Des milliards pour la santé

par Gilles Perron

Vous l'avez peut-être su : il y a une récession à nos portes. Fermons à clef, à double tour, embarrons-nous sans honte. Soyons inhospitaliers, contre notre nature, pour une fois. Ne laissons pas entrer en nos murs ce bonhomme Sept-Heures de la grande économie, mangeur de petits enfants et grand avaleur de fonds de retraite. La récession, pourtant venue du sud, souffle le froid. Pendant ce temps, d'une campagne à l'autre, nos politiciens arpentent les villes en alternant le chaud et le moins chaud, dans leur grande sagesse tiède. Pour confirmer son règne de l'autre côté de Gatineau, le bon Harper de famille s'est fait rassurant : le Canada bancaire est bien plusse meilleur que les États, et nous n'avons rien à craindre. Dans la ville aux quatre cents ans, Charest a martelé qu'on pouvait s'inquiéter, le temps de voter pour lui, mais pas trop : il a un plan. Nous avons donc un répit, et un peu d'espoir, à défaut d'un Obama à élire.

Mais, n'en déplaise aux obsédés de la sécurité, la meilleure façon d'arrêter la récession à la frontière n'est pas d'accentuer l'air de bœuf des douaniers. La récession n'a que faire de contrôles excessifs et de fouilles en profondeur. Elle se joue des files d'attente, elle se faufile tel un virus invisible et volatil, puis se loge dans nos cœurs et dans nos têtes. Une grande lourdeur s'abat alors dans nos membres, elle nous paralyse au point de ne plus pouvoir sortir notre argent pour acheter allègrement, au point de ne plus être capable de mettre le doigt au clavier pour dépenser sur eBay. Pourtant, à l'évidence, la solution pour se sortir de là, tous les spécialistes vous le diront, est d'une simplicité enfantine: il faut dépenser sans compter, comme si l'argent n'allait jamais manquer.

C'est bien ce qu'ils ont fait, aux États-Unis. Ils ont fait couler l'argent à flots. C'est alors avec le plus grand étonnement qu'ils ont vu les flots les submerger, et le système capitaliste adulé, couler. Devant l'urgence, il aura fallu aider rapidement les plus durement touchés : de pauvres banquiers en difficulté. Ces banquiers, ce sont ceux-là même qui croient que le marché s'autorégule, que les règles sont un frein au développement économique, que les subventions sont contraires à l'esprit du libre échange, que toute redistribution de la richesse est un crime de lèse-capitalisme, que le mot « socialisme » pourrait même faire tomber les oreilles de celui qui le prononcerait, etc. De pauvres banquiers, miséreux, quasi sur la paille, qu'il faut renflouer pour notre propre bien : si ma banque va mal, comment pourrais-je me porter mieux ? Dans ces conditions, évidemment, que sont quelques centaines de milliards quand pleurent les grands nécessiteux ?

Bon, il est temps de prendre une pause. Allégeons un peu cette lourde atmosphère, ce gris foncé qui nous submerge, par une petite blague en forme de devinette : quelle est la différence entre un économiste et un météorologue ? Aucune : les deux sont toujours capables, à grand renfort de tableaux et de flèches, de nous expliquer pourquoi leurs prédictions ne se sont pas réalisées. Fin de la pause-santé.

C'est bien de santé que l'on parle, de la santé mentale d'une entité étrange aux contours indéfinis, dont personne ne sait vraiment où elle commence et où elle finit : le marché. Est-ce dû à son caractère indéfini ? Toujours est-il que le marché file un mauvais coton. Il est déprimé, comme quelqu'un qui a tout et qui ne sait plus quoi désirer. Il y a, dans le fonctionnement de notre économie de marché, et surtout dans son élément organisateur de base, le système boursier, quelque chose de profondément ésotérique. Les hauts et les bas du Dow Jones, du TSX, du NASDAQ et de toutes les grandes institutions boursières de la planète ne sont pas liés à des facteurs économiques, mais dépendent, dieu nous protège, des humeurs du marché. Ce dernier est devenu maniaco-dépressif (en langage moderne, on dirait qu'il est bipolaire) : il vit dans les extrêmes, est plutôt caractériel, et est soumis aux aléas du SPM (syndrome du portefeuille mortifié). Dans le haut de sa courbe, il achète tout ce qui passe, vit d'optimisme et de dollars frais ; à son plus bas, il vend, vend et vend encore, mais il a tellement mauvaise mine qu'il n'arrive plus à trouver preneur. Le marché a des humeurs, la bourse est angoissée, l'économie a mal au ventre : qu'est-ce qu'on attend pour les soigner ? Mettons les économistes dehors, et amenons de pleins autobus de psychologues. Peut-être que le marché en a gros sur le cœur ? S'il a besoin de parler, qu'on lui trouve une oreille, qu'on lui offre un congé maladie s'il le faut, mais qu'on le remette sur pied. Et qu'on lui chante, dans la bonne humeur qui seule peut fabriquer des anticorps à la récession : « une pilule, une p'tite granule… ». □

* Coordonnateur à la Direction des Ressources humaines, Cégep Limoilou